



Un podcast, une œuvre

Un podcast, une œuvre explore les liens entre art et queer pour cette nouvelle saison. Le mot « queer » (bizarre, étrange en anglais) constitue au départ une insulte visant les personnes homosexuel·le·s. Depuis, le terme a été repris par les personnes LGBTQIA+ pour affirmer leurs identités de genre et d'orientation sexuelle en dehors de la norme hétérosexuelle, dans une démarche d'émancipation politique. Cette série donne la parole à des chercheur·euse·s, artistes et activistes qui apportent un éclairage inédit sur les œuvres de Gerda Wegener, Robert Mapplethorpe, Sadie Benning et Zanele Muholi. L'occasion de découvrir en profondeur un art qui soulève bras-le-corps les questions de genre, de sexualité et de norme hétérosexuelle.

Art et queer : épisode 4

Sadie Benning, *Me and Rubyfruit*, 1989

En 1989, à l'âge de 16 ans, Sadie Benning s'empare de sa caméra-jouet pour enregistrer sa propre réalité. À la manière d'un fanzine filmé, iel évoque ses rêves, son homosexualité, et la « règle stupide » qui l'empêche de se marier. Dans cet épisode, Céline Sciamma, cinéaste, et Manon Labry, autrice de *Riot Grrrls*, reviennent sur la construction adolescente des identités queer et l'épopée musicale de Sadie Benning à l'aube des années 1990.



Code couleurs :

En bleu, la voix narrative

En noir, les intervenant-e-s

En vert, les citations

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

Lecture de 18 min

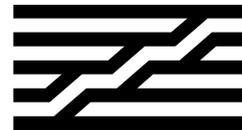
[jingle de l'émission] Vous écoutez *Un podcast, une œuvre*, une émission du Centre Pompidou qui éclaire une œuvre de ses collections à la lumière d'un thème d'actualité.

« In my world, in my head, I was never alone. » [Dans mon monde, dans ma tête, je n'étais jamais seule] (Sadie Benning, extraits originaux de *Girl Power*)

Sadie Benning est difficile à saisir. Et peut-être que le mystère qui entoure son œuvre, sa biographie, ses choix n'a rien d'un hasard. Peut-être parce que Sadie Benning, en tant que personne queer, a compris très jeune que l'intime est politique. Peut-être parce qu'en tant qu'artiste, iel a dévoilé au plus grand nombre cette intimité dans de courtes vidéos en noir et blanc tournées dans sa chambre d'ado.

Au premier regard, leur portée politique est difficile à saisir, lorsqu'on évolue comme aujourd'hui dans un univers saturé d'images. Mais si on tire les fils progressivement, on remarque qu'il est question des années 1990, d'adolescence et de désir lesbien, de journal intime, de révolution féministe, de *girl power* et du pouvoir des images.

C'est de tout cela dont il sera question dans cet épisode, dans lequel Sadie Benning est genré·e au neutre avec le pronom « iel », puisqu'iel est une personne non-binaire.



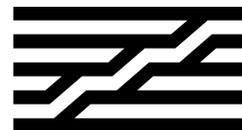
Tout commence lorsque Benning reçoit en cadeau une caméra. Iel a 16 ans et fait des vidéos dans sa chambre. En 1989, iel réalise *Me and Rubyfruit*, que la conférencière Elisa Havelin nous décrit.

[Elisa Havelin, conférencière au Centre Pompidou] [sons indistincts extraits de la vidéo] C'est un film noir et blanc de 5 minutes et 38 secondes tourné par l'artiste dans sa chambre d'ado avec une caméra PXL2000 Fisher-Price, un jouet d'enfant. Le grain des images est grossier, les coupes sont nombreuses et bruyantes. Le film est un montage de mini-scénettes rapides, une sorte de récit fragmentaire qui alterne entre gros plans sur le visage de l'artiste, images de textes tirés sur du papier et images de magazines.

[sons indistincts extraits de la vidéo] La voix qui accompagne l'image, parfois chuchotée, est celle de l'artiste. On entre tout de suite dans une forme d'intimité, sur le mode de la confiance. Elle est accompagnée parfois d'extraits de musique : de la soul, du jazz, du rock. On a vraiment l'impression d'entrer dans la chambre d'un ado et dans les pages de son journal intime.

[sons indistincts extraits de la vidéo] Le sujet est dévoilé d'emblée : « Getting married ? (se marier ?), « I don't know yet » (je ne sais pas encore), peut-on lire sur des bouts de papier qui défilent à l'écran. Puis, les phrases « Girls can't get married (les filles ne peuvent pas se marier), « it's a dumb rule » (c'est une règle idiote).

[sons indistincts extraits de la vidéo] Tandis que le mot « fantasy » (fable), imprimé sur l'étiquette d'un disque vinyle apparaît, des photos de magazines féminins et des images pornographiques défilent. On a plein d'images de pin-ups qu'on trouverait dans n'importe quel magazine, mais on n'en a pas de cet-te artiste qui, sans cesse, se filme en gros plan mais échappe en quelque sorte à la caméra.



Des gros plans de son œil, de son oreille ou encore de ses lèvres rendent l'image illisible, quasi abstraite. L'artiste se questionne sur les normes sociales et va partager l'expérience de son premier baiser, donc révéler son homosexualité.

Pour parler de son désir pour les femmes, Benning reprend presque mot pour mot les dialogues des personnages du livre *Rubyfruit Jungle* de Rita Mae Brown, un livre sorti en 1973, l'année de naissance de Sadie Benning, qui est devenu une référence de la littérature lesbienne. D'ailleurs, « Rubyfruit » est une vulve dans le jargon lesbien de l'époque. *Me and Rubyfruit*, c'est tout un programme.

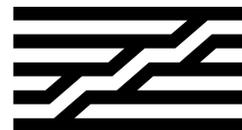
Avec sa caméra Fisher-Price, Benning va réaliser huit vidéos en Pixelvision : *A New Year* [Une nouvelle année], *If Every Girl Had a Diary* [Si chaque fille avait un journal intime], *It Was not Love, But It Was Something* [Ce n'était pas de l'amour, mais c'était quelque chose].

Ses thèmes de prédilection sont l'adolescence, la violence physique et émotionnelle, l'amour, la sexualité, les stéréotypes de genre. C'est un récit de soi, la caméra comme un journal intime. Ses premières œuvres vont rapidement être diffusées dans des festivals gays et lesbiens, puis vont sortir de ce circuit, rencontrer le milieu de l'art et vont faire de Benning un-e ado star à seulement 19 ans.

Benning a dit un jour que les images qu'il voyait à la télévision et dans les films étaient totalement factices, et qu'il s'était lancé-e en partie parce qu'il avait besoin d'autres images et ne voulait pas attendre que quelqu'un le fasse à sa place.

Ce constat d'une absence de représentation m'a fait penser à une autre artiste qui, elle aussi, a une caméra dans les mains dès l'enfance. Elle est légèrement plus jeune que Sadie Benning. Elle a grandi non pas dans le Wisconsin, mais à Cergy-Pontoise, et elle aussi parle de l'adolescence et du désir lesbien dans ses films.

Cette artiste c'est Céline Sciamma.



[Céline Sciamma, réalisatrice] Moi, j'ai grandi dans les années 1980, au moment du *Collaro show*, *Cocoricocoboy*. Tous les samedis soir, il y a une femme qui se déshabille en direct avant le journal de vingt heures, devant la France, et les adultes regardent ça. Toute cette culture a dérivé vers des univers sexistes et racistes terribles.

On a démarré avec *Sesame Street*, avec le service public, et on a terminé la décennie des années 1990 en plein capitalisme. Toute la sitcom française était super hétéro-patriarcale, blanche, d'une toxicité qui introduisait une sentimentalité cheloue, de corps d'adultes qui jouaient des adolescents...

À l'adolescence, j'ai commencé à avoir un peu plus de regard critique. Il y avait les programmes pour enfants mais il y avait aussi toute une culture sexiste à la télévision, et les enfants étaient devant la télévision. C'était une forme de *backlash*, comme nous, il faut bien le dire, on vit un *backlash* maintenant.

[Backlash, en anglais, c'est le retour de bâton, le contre-coup réactionnaire et masculiniste face au progrès des droits des femmes et des personnes minorisées.](#)

[Céline Sciamma] Oui, au cours des années 1970, il y a un mouvement de démocratisation des idées féministes et donc à la fois des idées nouvelles, qui participent en plein à la société, exactement comme nous, on vient de le connaître. Aujourd'hui, c'est le deuxième *backlash* que je vis, tel que théorisé par Susan Faludi et d'autres.

Moi, j'ai vécu la première vague de féminisme. Je suis née au moment où le *backlash* démarrait, donc vraiment dans un trou culturel par rapport à ça : aucune transmission d'idées féministes, une communauté queer évidemment décimée par la pandémie de VIH, des transmissions désactivées, très peu d'images féministes, très peu d'images de révolte. Je suis un enfant de ce mainstream et ça prend du temps de s'en libérer.



Donc, j'ai un rapport à l'image qui est à la fois d'une grande richesse, parce qu'il y avait un rapport quotidien à ça, et en même temps une grande pauvreté d'images en ce qui me concernait.

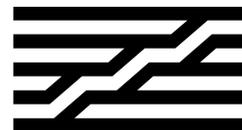
Pour moi, c'est arrivé assez tôt. Pas le fait de se révolter contre les images, mais de comprendre que les images contiennent des choses révoltantes. Ça peut être voir une image d'actualité et savoir se positionner comme enfant, par exemple.

« The world outside my bedroom window was brutal and needy. I wondered how I would survive, how I would escape. And where would I go? » [Le monde au dehors de la fenêtre de ma chambre était violent et pauvre. Je me demandais comment je survivrais, comment je pourrais m'échapper. Et où est-ce que je pourrais aller ?]
(Sadie Benning, extraits originaux de *Girl Power*)

[Céline Sciamma] Dans ma vie d'enfant il y avait des occasions de se rencontrer politiquement. Et comme enfant queer, évidemment, des occasions plus flagrantes de globalement questionner les structures du monde, les structures dans lesquelles on vit comme des fictions.

[sons indistincts extraits de la vidéo] Dans une interview en 1993, à propos de son coming out lesbien, Sadie Benning a déclaré : « Cela a été très bien accueilli à la maison, mais cela ne veut pas dire qu'on est épargné par le chaos qui règne à l'extérieur. Ce qu'on regarde à la télévision, ce qu'on lit dans les magazines, partout autour de nous. Cela maintient le sentiment d'être incompris.

J'ai un immense respect pour ma mère et elle m'accepte comme je suis, mais cela ne rend pas le monde qui m'entoure plus rassurant, moins effrayant. Je ne vois pas mes images. Je ne me vois pas, moi, à la télévision. Cela signifie que je n'ai pas de valeur. Cela veut dire que ma sexualité ne fait pas vendre de la bière. Et même si vous êtes hétéros, les représentations des femmes et des minorités sont pensées pour vous divertir et vous opprimer ».

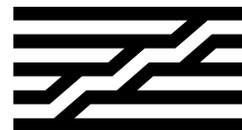


[Céline Sciamma] Identifier son désir comme enfant de façon précoce, par exemple, se dire : « Tiens, je suis amoureuse de cette petite fille ». Comprendre que ce désir est censuré immédiatement par les autres, c'est-à-dire pas compris ou annulé, comprendre cette transgression, mais continuer à sentir ce désir quand on a la chance d'avoir cette force... ou cette inconscience, je ne sais pas.

Continuer à s'y connecter en tout cas, même avec toute la plus grande culpabilité. La tentative de le combattre, le fait qu'il y a des désirs dont on ne parle pas, qui ne sont pas représentés à toutes les échelles de ma vie à l'époque : la société ne parle pas des lesbiennes, ma famille n'en parle pas, la télévision n'en parle pas. Et je n'ai pas la chance d'avoir une tante lesbienne. C'est précoce de comprendre qu'il y a beaucoup de choses qui sont imaginaires et de comprendre qu'il y a beaucoup d'endroits qui manquent d'imagination, aussi. Mais moi, j'ai toujours relié le diagnostic de : « je vis dans des formes de fiction politique » à la possibilité d'autres fictions politiques, c'est-à-dire une possibilité d'action.

« Last week, I almost left. It's only been a year ago that I crawled the walls, I've been waiting for that day to come when I can walk the streets. People would look at me and say: That's a dyke. If they didn't like it? They'd fall into the center of the earth and deal with themselves. » [La semaine dernière, j'ai failli m'en aller. C'était il y a seulement un an que je longeais les murs, j'ai attendu ce jour où je pourrais marcher dans les rues. Les gens me regardaient et disaient : C'est une gouine. Et s'ils n'aimaient pas ça ? Ils tomberaient dans le centre de la terre et se débrouilleraient avec eux-mêmes]
(Sadie Benning, extraits originaux de *If Every Girl Had a Diary*)

[sons indistincts extraits de la vidéo] [Céline Sciamma] C'est certain que, de toute façon, les images queer que j'ai reçues étaient visuelles. Ensuite, ça a beaucoup été la littérature, parce que les féministes écrivaient des romans. Ce que j'attendais du cinéma, c'était des images d'amour. Souvent, on s'est contentées d'images d'amour entre des personnages plutôt que des images d'amour pour nous.



Donc, c'est toute une éducation, toute une soumission et tout un rapport au plaisir et à ce qui fait plaisir ou qui ne fait pas plaisir à quelqu'un, ce qui est bien sinueux.

Il faut comprendre la relation sadomasochiste qu'on entretient comme personne queer avec le cinéma depuis le début : on reçoit des ondes de plaisir associées à des images qui, soit ne nous concernent pas et qu'on s'approprie, c'est souvent merveilleux, c'est souvent indolore, soit qui nous concernent et qu'on absorbe avec appétit, parce qu'il y en a peu. Et ça, c'est très cruel et très destructeur.

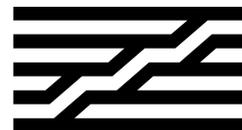
Puis, très rarement, il y a des images qui nous aiment. Et là, c'est réciproque. Ça, je ne l'ai pas beaucoup connu dans ma vie, peut-être pas, même. Mais par contre, mon ambition, c'est de faire en sorte que les autres le connaissent.

[sons indistincts extraits de la vidéo] Sadie Benning va créer ses propres images, et en 1992 iel va réaliser un film, *Girl Power*, qui est en train de rejoindre un mouvement culturel majeur de son époque, comme l'explique Manon Labrie, docteure en civilisation nord-américaine et autrice du livre *Riot Grrrls. Chronique d'une révolution punk féministe*.

« My stomach felt funny, does your stomach feel kind of strange? » [Ça me fait tout drôle dans le ventre, est-ce que tu ressens ça aussi ?] (Sadie Benning, extraits originaux de *Me and Rubyfruit*)

[Manon Labry, docteure en civilisation nord-américaine] C'est frappant la manière dont c'est vraiment un fanzine en images animées, la manière dont la caméra se promène sur des articles de journaux, sur des mots, sur des trucs écrits à la main ou des trucs tapuscrits. Et puis il y a la musique et l'esthétique fanzine, typiques des années 1990.

[extrait musical : Kaki King, *Kewpie Station*]



« So today, that's right, I skipped school, but what you gonna do about it? Nothing. Just like I thought. » [Donc aujourd'hui, j'ai séché l'école, eh oui. Mais qu'est-ce que tu vas y faire ? Rien. C'est bien ce que je pensais] (Sadie Benning, extraits originaux de *Girl Power*)

[Manon Labry] C'est le contrepoint audiovisuel parfait de toute la culture que moi, j'étudie plutôt dans le domaine musical et littéraire : la culture Riot Grrrl, avec des rapports absolument évidents dans l'esthétique et les thèmes abordés. Ce film préfigure un peu tout ça, parce qu'il date de 1989 et que la culture Riot Grrrl n'avait pas encore émergée, puisqu'elle a émergé une grosse année et demi plus tard.

Donc c'est assez fascinant de se dire que ça a émergé dans plusieurs endroits des États-Unis au même moment, avec des esthétiques et des thématiques similaires et c'est bien pour ça que cette culture a eu un tel succès. C'est ça qui m'a interpellée.

Bon, et alors, les Riot Grrrls, qu'est-ce que c'est ?

[Manon Labry] C'est un mouvement féministe, révolutionnaire, culturel qui est né au tout début des années 1990, essentiellement dans les États du Nord-Ouest américain, avec un pôle principal qui est Olympia dans l'État de Washington, mais avec d'autres pôles aussi, comme Eugene ou Portland dans l'Oregon et Seattle dans l'État de Washington.

C'est un mouvement qui s'est constitué d'abord par le biais de la création de groupes musicaux et de fanzines, qui est attaché viscéralement au principe du *Do It Yourself* (DIY, fais-le toi-même). On peut en parler aussi pour Benning, je pense que la volonté de rester indépendante est une clé, puisque, autant que féministe, ce mouvement culturel a été anticapitaliste.

Cela a commencé avec un tout petit noyau de personnes engagées qui ont réussi à mobiliser des centaines et des milliers de jeunes femmes en très peu de temps, sans



avoir Internet à l'époque, par le biais notamment de ces fanzines qui ont été le moteur de leur expansion, puisque c'était un médium qui était facile à publier et qui s'est fait le pourvoyeur du message *Do It Yourself*, qui a fait que ce mouvement s'est si vite développé.

L'idée qui était derrière l'entreprise de ces jeunes femmes, puisque ce sont deux jeunes femmes à l'époque, c'est leur slogan « Revolution Grrrls Style Now » ou « La révolution à la manière des filles, maintenant ».

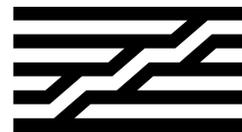
Leur idée de la révolution, c'est une révolution patiente, qui passe par l'addition de révolutions individuelles. C'est-à-dire qu'il y a une articulation entre l'individu et le collectif dans ce mouvement. La force de leur démarche, ce n'est pas d'inciter à la consommation de produits, qu'ils soient musicaux ou qu'ils soient des magazines, mais d'inciter vraiment à la participation.

On estime que le fait de promouvoir un discours émanant de personnes qui d'habitude n'ont pas voix au chapitre permet de bousculer le champ de la création, qui est cadenassé par le système patriarcal et capitaliste.

[[extrait musical, Kaki King, *Doing the Wrong Thing*](#)]

[Manon Labry] Un fanzine c'est une petite brochure qui est soit dactylographiée, soit écrite à la main, dans laquelle il peut aussi y avoir des collages. Cela revient très peu cher à produire, puisqu'il s'agit juste de faire une maquette et ensuite il ne reste que le coût de la photocopie.

Dans un fanzine à peu près n'importe quel sujet peut être abordé. Dans le cas des Riot Grrrls, ça va être des chroniques de disques, de concerts, des récits très intimes, des réflexions sur la théorie féministe ou sur la scène punk underground de leur époque, de la politique plus généralement. C'est extrêmement varié en termes de contenu.



Pour les Riot Grrrls, c'est aussi le vecteur de cette volonté d'inciter le plus grand nombre à parler. C'est-à-dire que le but c'est que ces fanzines entrent en conversation avec d'autres fanzines. C'est par le nombre et par la multiplication des créations qu'on arrivera à quelque chose d'intéressant.

À mon avis, on ne peut pas dire que la musique soit plus importante que les fanzines. Plus qu'un mouvement musical, c'est un courant pluridisciplinaire qui s'est développé grâce à la musique, et qui a constitué une base de références communes, qui était très libératrice à l'époque.

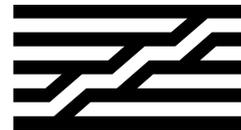
Le fait de s'agréger aussi en mouvement politique, c'était plutôt nouveau. Les fanzines, ça a été capital pour élargir le mouvement et pour lui donner une esthétique un peu *cut and paste* avec des visuels, des découpages, des dessins.

[extrait musical : Bikini Kill, *Rebel Girl*]

Bikini Kill est un fanzine qui a été créé par Tobi Vail et Kathleen Hanna. Elles vont s'associer à Kathi Wilcox et à Billy Karren pour fonder le groupe Bikini Kill, qui sera rapidement érigé en figure de proue du mouvement Riot Grrrl. C'est le groupe qui va écrire la chanson *Rebel Girl*, qui va devenir l'hymne Riot Grrrl. Même si leur volonté a toujours été de maintenir une horizontalité avec les autres groupes de cette mouvance, c'est le groupe le plus connu de ce courant musical et culturel.

« In my world, in my head, I was never alone. » [Dans mon monde, dans ma tête, je n'étais jamais seule] (Sadie Benning, extraits originaux de *Girl Power*)

Sadie Benning n'était pas seule dans son monde. Iel va être fan, très fan des Bikini Kill et iel va suivre le groupe dans leurs tournées. Mais on ne sait pas exactement comment Benning et Hanna vont se rencontrer. Ce qu'on sait, c'est qu'iels vont commencer à collaborer, d'abord sur un ensemble de clips, *The Judy Spot*, puis sur un titre, *Aerobicide*.



[extrait musical : Judy Ruin, *Aerobicide*]

[Manon Labry] Après la dissolution de Bikini Kill, pour cause d'éreintement et de grosse fatigue, Kathleen Hanna fait un album solo, très DIY aussi, enregistré avec un « quatre pistes » dans sa salle de bain, qui s'appelle *Julie Ruin*, qu'elle décrit comme un album de reconstruction. Benning a fait un clip pour l'une des chansons, qui s'intitule *Aerobicide*.

Il y a eu la volonté de la part de Kathleen Hanna de mettre ses chansons en live et de faire appel à des musiciens qui pourraient les exécuter : elle y a réfléchi avec Benning et avec Johanna Fateman. En cherchant à mettre l'album *Julie Ruin* en live, les idées ont dû fuser et ça a débouché sur un nouveau groupe, dont Benning fera partie : Le Tigre.

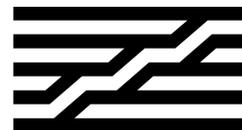
[extrait musical: Le Tigre, *Deceptacon*]

Le Tigre en 1999, c'est donc le groupe formé par Kathleen Hanna, Johanna Fateman et Sadie Benning.

[Manon Labry] Le mouvement Riot Grrrl était dans la colère, dans la dénonciation, tandis que Le Tigre adopte une démarche un peu différente. C'est toujours de la colère, de la dénonciation et des prises de position politique très marquées destinées à faire communauté. Mais c'est beaucoup plus dansant, il se passe des choses cool. C'est autant visuel que musical. C'est plus dans la joie de l'être ensemble. Il y a un côté plus festif. C'est beaucoup plus *catchy* que le premier album de Bikini Kill, c'est indéniable [rires].

[extrait musical: Le Tigre, *Deceptacon*]

[Manon Labry] C'est fluide en termes de création et d'exécution. C'est-à-dire que je pense que les rôles s'échangent. Ce qui est sûr, c'est que Benning fait des chœurs



sur plusieurs chansons. Je ne sais pas trop qui était à l'origine des samples, qui était à l'origine des boîtes à rythmes. Ce n'est dit nulle part...ou alors je ne suis pas tombée sur les bons trucs [rires].

Je sais que Benning a aussi collaboré sur les visuels, en exécutant des *slideshow*, les diaporamas d'images qui étaient projetées lors des concerts. Benning, c'est l'image animée du courant Riot Grrrl.

On le voit clairement avec des films comme *Girl Power*, qui reprend le slogan des Riot Grrrls de façon assumée. Je pense même que Bikini Kill a fait un clin d'œil au film de Benning dans *Rebel Girl*. Dans ce film, il y a l'histoire de cette fille, elle est la reine du quartier, elle est sur son tricycle. Je pense que c'est un clin d'œil au film *Girl Power*, qui se termine sur du Bikini Kill.

[extrait musical : Le Tigre, *Slideshow Art Free University*]

[Manon Labry] Benning est quelqu'un qui a utilisé les moyens du bord dans ses premiers films et notamment pour le film qui nous intéresse. Filmer dans sa chambre avec des moyens très réduits, presque un jouet, avec l'idée que, tout comme pour le reste de la production culturelle du mouvement Riot Grrrl, ce n'est pas l'expertise qui fait l'œuvre d'art, c'est le processus qui compte autant que le produit.

L'idée, c'est de créer avec les moyens qu'on a pour donner une voix qui nous est propre, complètement à l'opposé de tout ce que propose le mainstream, que ce soit dans les magazines, dans l'audiovisuel, dans les pubs, dans la musique aussi. C'est de dire : « En fait, ma voix, c'est celle-là. Je ne suis pas représentée dans la culture dominante. Je suis aliénée pour ces raisons précises et je me dévoile aussi ». C'est très intime.

« When I was a baby, I stared up at the sky » [Lorsque j'étais un bébé, je regardais le ciel] (Sadie Benning, extraits originaux de *Girl Power*)



[Manon Labry] Ici fait ce parallèle aussi avec le fait que la chambre est l'espace dans lequel les filles sont contraintes...

« I dreamed about flying away from here, only in my dreams I can never fly fast enough. » [Je rêvais de m'envoler loin d'ici, seulement dans mes rêves je ne peux jamais voler assez vite] (Sadie Benning, extraits originaux de *Girl Power*)

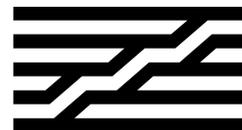
... tandis que les garçons sont plus facilement encouragés à aller à l'extérieur et à occuper l'espace public. C'est donc faire de ce lieu de contrainte un lieu *safe*, un lieu de création, un lieu de révolution.

« So I built my homeworld, inside my head, I had imaginary friends, make believe love, I travelled to faraway places, and did as I pleased, fuck the law, and of course, made my own rules. » [Alors je me suis construit un monde intérieur, dans ma tête, j'avais des amis imaginaires, j'imaginai l'amour, je voyageais vers des lieux lointains, je faisais comme je voulais, je niquais la loi, et bien sûr, j'inventais mes propres règles] (Sadie Benning, extraits originaux de *Girl Power*)

[Manon Labry] Comment Dire ? Un lieu où on peut se sentir capable de dévoiler de l'intime. Il y a une chanson du Tigre d'ailleurs qui parle de ça, qui s'appelle *Eau d'Bedroom Dancing*. Peut-être que c'est Benning qui a écrit les paroles, je ne sais pas [rires], ça fait vraiment écho à tout ça.

[extrait musical : Le Tigre, *Eau d'Bedroom Dancing*]

[Manon Labry] C'est en lien avec ce qui a été fait par les gens qui ont monté le courant queercore quelques années auparavant. Avant les Riot Grrrls, il y a eu un courant queercore qui s'est constitué un peu de la même manière à travers le fanzinat, la production musicale avec des groupes comme Tribe 8 ou comme Pansy Division, des fanzines comme Homocore.



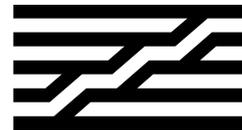
Il y a clairement une parenté et des affinités. Ce sont des scènes qui sont très liées, qui se font des clins d'œil en permanence. Il y a des groupes dont on ne sait pas s'ils doivent être affiliés plutôt au queercore ou plutôt aux Riot Grrls. Je pense à des groupes comme Excuse17 qui sont signés sur un label queercore, mais qui évoluent exactement dans les mêmes scènes.

Ça deviendra encore plus flagrant avec Le Tigre qui vas se dire queer, trans, pédé, gouine ou tout ce qu'on veut. La filiation, elle est là. C'est clair depuis le début. Autant que féministe, c'est vraiment destiné à fracasser tout l'hétéropatriarcat.

Sadie Benning va quitter Le Tigre après deux ans et ne fera qu'un album avec Kathleen Hanna et Johanna Fateman. Au début des années 2000, dix ans après ses premières vidéos, on a d'un côté Sadie Benning, Riot Grrrl de la première heure, moteur de ce mouvement culturel révolutionnaire, membre pendant deux ans d'un groupe phare de la scène queer féministe, mais qui a disparu de l'histoire de ce mouvement. Et de l'autre, Sadie Benning, artiste dont la carrière décolle de manière fulgurante et dont les œuvres de jeunesse se retrouvent dans les plus grands musées occidentaux.

[Manon Labry] C'est bizarre qu'il y ait ce départ fulgurant et cette suite où effectivement, on parle très rarement de Benning. C'est très étrange [rires]. Je ne saurais pas t'éclairer, mais oui, je me pose les mêmes questions que toi, ça, c'est clair.

[sons indistincts extraits de la vidéo] En tout cas, les vidéos de Benning, dont *Me and Rubyfruit*, sont aujourd'hui les témoins d'une contreculture conservée dans les temples de la culture légitime. Sacré clin d'œil ! Et ce n'est pas parce qu'on est dans une époque baignée d'Internet et d'images et d'écrit qu'il n'est pas tout aussi important d'inventer, aujourd'hui encore, à la manière des Riot Grrrl, nos images, nos fictions face aux images hétéropatriarcales.



[Céline Sciamma] Plutôt que de considérer qu'il y a une hégémonie, considérer que ça raconte, possiblement, comment c'est facile d'inventer d'autres mondes. D'avoir aussi un peu de légèreté. Le cinéma est un art jeune, qui a un siècle. Il a été très vite embarqué dans des formes impersonnelles de lui-même. Sa particularité, c'est la particularité de l'image en mouvement avec du son qui ne correspond pas forcément à une image.

En utilisant cette langue, on crée des mondes nouveaux, que ce soit des mondes poétiques ou des mondes politiques. Comment on fabrique les images ? Pourquoi une image coûte si cher à fabriquer ? Et comment on dissuade les gens de fabriquer des images en leur donnant spéculativement cette valeur ?

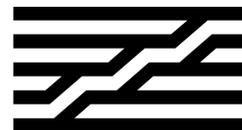
C'est normal qu'une image coûte cher à fabriquer, parce qu'il y a beaucoup de gens qui travaillent à sa fabrication. Mais il faudrait aussi qu'il y ait d'autres façons de fabriquer des images sans que ça leur ôte de la valeur et surtout sans que les gens ne se sentent pas légitimes à les produire, sans que ça ôte de la valeur aux gestes.

Moi, je milite pour dire que c'est facile de fabriquer des images. C'est aussi facile que d'écrire un poème. D'ailleurs, aujourd'hui ce n'est pas difficile de militer pour cela, puisque tout le monde a une caméra avec un rendement exceptionnel dans la poche.

On ne peut plus disqualifier certaines images au nom de leurs pixels ou au nom de leur définition. C'est ça que je trouve incroyablement intéressant, pour les jeunes gens qui souhaiteraient faire du cinéma, mais même pour les autres.

Aujourd'hui, si on filme quelque chose, une fiction avec son téléphone, qu'on la monte avec un logiciel gratuit ou inclus dans sa caméra, on peut la mettre en ligne et personne ne peut vous dire que ce n'est pas du cinéma.

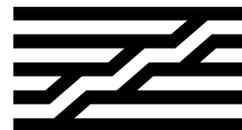
[extrait musical : Kaki King, *Second Brain*]



Les images animées, Sadie Benning leur a un peu tourné le dos pour poursuivre sa carrière artistique avec d'autres supports : la peinture, le dessin, le son, la photographie. Ici poursuit sa carrière aujourd'hui encore, discrètement. Revolution, Sadie Style, now.

« In my imagination, I travelled the world, I was as powerful as a bullet. I survived because I created my own heroes. Nobody needed to know I was somebody because it was my secret. » [Dans mon imagination, je parcourais le monde, j'étais aussi puissant-e qu'une balle. J'ai survécu parce que j'ai créé mes propres héros. Personne n'avait besoin de savoir que j'étais quelqu'un parce que c'était mon secret] (Sadie Benning, extraits originaux de *Girl Power*).

[jingle de l'émission] Merci à Céline Sciamma d'avoir accepté de parler de cinéma, de *backlash* et de Cocoricocoboy. Merci à Manon Labry d'être venue parler de sa passion toujours renouvelée pour les Riot Grrrls et leur énergie. C'était le dernier épisode de cette série Art et queer.



Crédits

Écriture et réalisation : Camille Regache

Éditorialisation et production : Clara Gouraud

Mixage : Ivan Gariel

Habillage musical : Nawel Ben Kraïem et Nassim Kouti

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5